



La forêt

Pascal Delamarre

J'ouvre les yeux, comme si je revenais à la vie, ce qui, en un sens, est un peu vrai.

Je sens la terre molle et fraîche contre mon visage, une odeur de sous-bois, pourriture des feuilles tombées ici depuis des années. Une vie minuscule et laborieuse y grouille ; des vers de terre, des fourmis, des araignées. Des insectes volants aussi. Ils se dépêchent, se hâtent, dans toutes les directions ; leur vie est précieuse et courte, le temps d'un été. C'est idiot mais je me dis que je dois les déranger, allongé là.

La forêt n'a rien de silencieux, bien au contraire : elle est bruyante, elle bruisse de partout, des cris d'oiseaux, des branches mortes qui se cassent sous le poids d'un animal ; je me sens envahi de tous ces bruits, ils me transpercent.

*

Lorsque je m'y rends, je suis toujours pris d'une sorte de frisson, entre excitation et peur.

C'est plus fort que moi et je m'en veux, je me dégoûte et pourtant je continue d'avancer, je continue de poser un regard insistant sur tous ces types qui, comme moi, tournent dans ce bois à la recherche de la même chose.

Je me refuse à penser à toi, au mal que je te fais.

Il fait beau, c'est l'un des premiers jours de l'été, l'air est encore agréable et doux, chargé des odeurs subtiles d'une forêt où la vie renaît. Mes pieds s'enfoncent dans ce sol meuble, se dérobent un peu sous mon poids. Il a plu voilà de cela quelques jours. On annonce d'ailleurs un temps radieux pour toute la semaine à venir. C'est un bon signe.

*

Je ne peux plus bouger, je suis allongé sur le sol et mon corps refuse de m'obéir. Je pense à mes bras et leur ordonne de se tendre vers le ciel. Rien.

Je pense à mes jambes et leur ordonne de me relever. Rien.

Puis la douleur jaillit, comme une bête tapie dans l'ombre qui n'attendait qu'un infime mouvement de sa proie pour fondre sur elle.

Je saigne ; sur mon crâne, je sens le liquide visqueux et chaud se répandre, glisser le long de mon front, poursuivre sa lente descente vers le sol, au pied de l'arbre ; une flaque épaisse et noire m'entoure déjà. Vu du ciel on dirait une fleur, un chrysanthème peut-être. Mon cœur bat à tout rompre sous l'effet de la peur qui, elle aussi, se réveille.

Je suis pris d'un spasme violent. Je vomis.

*

Je m'arrête devant un jeune type, dans les vingt-cinq ans, et braque mes yeux sur lui. C'est ce que j'aime ici : la facilité des caresses, la rapidité du désir. Tu le veux ? Tu le regardes et tu attends. Pas besoin de plus. Une fois éloigné du regard des autres, tu toucheras son corps, tu le feras jouir. Ce sera alors fugace, comme d'habitude, mais tu seras satisfait et ce soir tu retrouveras l'homme de ta vie.

Finalement, il ne se passe rien, le jeune homme détourne la tête, une mèche de ses cheveux volette légèrement pour retomber ensuite contre son crâne. Sur son visage on peut lire une discrète irritation, sorte de vague dégoût et de mécontentement. Il ne veut pas de moi. Les choses sont claires et je m'éloigne rapidement.

Ici, c'est comme un supermarché, il suffit de bien choisir.

Moi, ce que j'aime, ce sont les physiques épais, les épaules larges, les corps lourds, les visages carrés. Je suis sensible aux voix fortes et graves. Ce jeune mec en faisait trop, sa manière de s'appuyer contre l'arbre, sa manière de fumer. Je me dis qu'il n'était pas pour moi.

*

Le soleil, encore haut dans le ciel, troue le feuillage dense. Un oiseau, un corbeau je crois, est posé sur une branche au-dessus de ma tête, il me regarde. Me viendra-t-il en aide ?

Là où quelques instants auparavant il y avait encore tant de monde (même si j'ai perdu toute notion du temps), la forêt est à présente déserte. Je suis seul avec lui. Il s'est éloigné mais il est toujours là, je peux voir ses bottes épaisses faire les cent pas un peu plus loin, attendant certainement mon réveil.

Je chasse l'effroi qui me fait respirer plus fort, qui voudrait me faire hurler.

*

Je me suis arrêté devant lui.

Il porte une veste de jean, une paire de bottes noires aux bouts épais. Son visage n'exprime rien, il ne bouge pas quand je m'approche suffisamment pour sentir son odeur, mélange de sueur et de musc. Ses pommettes saillantes, ses lèvres pincées et son physique sec m'attirent et m'effraient, en un seul et même mouvement. Il y a quelque chose qui me retient, une toute petite voix, ma peur, qui me dicte de partir, maintenant, tout de suite. Pourtant mes jambes continuent d'avancer.

Je chasse une abeille qui tournait autour de moi. Il me regarde, deux yeux vides qui n'expriment rien, comme s'ils me passaient au travers, sans même prêter attention à ma personne.

Je prends sa passivité pour un encouragement et m'approche encore.

Lui adossé contre l'arbre ; moi si proche que je pourrais l'embrasser.

Je tente un sourire et me sens idiot parce qu'il n'y répond pas.

Dans un mouvement si rapide que je ne peux rien faire, sa tête se décolle de l'arbre, bascule vers l'avant et vient heurter mon menton si violemment que le sol se dérobe sous mes pieds. Quand ma tête heurte la terre, une douleur sourde irradie mon crâne, j'ai dû tomber sur une souche morte. La scène devient floue et lointaine. J'entends un cri, peut-être un autre, comme étouffés, presque chuchotés à mon oreille. Je fixe une dernière fois le ciel bleu, un nuage blanc et difforme passe, rompant la monotonie de la couleur.

*

La première personne à laquelle je pense, c'est à toi, mon amour. Tu vas me détester, je me dis. Tu vas haïr ce que tu découvriras et cela contribue à me rendre triste.

Les coups de pieds et de poings ne sont rien à présent ; je ne ressens plus rien, je suis au-delà de la douleur. Je sais juste qu'il me frappe, qu'il est déchaîné, et qu'il est penché au-dessus de moi ; moi qui suis sur le sol humide, je sens son odeur, une odeur de musc et de sueur. C'est comme une armée de guêpes, un essaim délogé par un promeneur inconscient. Une hystérie.

J'ai donc tout gâché et je dois être puni, c'est cela en fait ? Je ferai la une des journaux, rubrique faits divers. Je ne serai certainement plus là et cette pensée contribue à me rassurer, de manière totalement absurde.

Je ferme les yeux. Il est temps.